



Faire maille

L'engagement poétique de la revue
Fermaille au printemps 2012

collection Trajectoire

Mélissa Labonté

L'instant même

FAIRE MAILLE

Mélissa Labonté

FAIRE MAILLE

L'engagement poétique de la revue
Fermaille au printemps 2012

ESSAI

L'instant même

Mise en pages : Anne-Marie Jacques

Maquette de la couverture : Jean-Marie Lanlo

Direction de la collection « Trajectoire » : Geneviève Pigeon

Distribution pour le Québec : Diffusion Dimedia
539, boulevard Lebeau
Montréal (Québec) H4N 1S2

Distribution pour la France : Distribution du Nouveau Monde

© Les éditions de L'instant même 2017

L'instant même
865, avenue Moncton
Québec (Québec) G1S 2Y4
info@instantmeme.com
www.instantmeme.com

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Labonté, Mélissa, 1989-

Faire maille. L'engagement poétique de la revue Fermaille au printemps 2012

Présenté à l'origine par l'auteur comme mémoire (de maîtrise – Université du Québec à Montréal), 2015 sous le titre : L'engagement poétique de la revue Fermaille.

Comprend des références bibliographiques.

ISBN 978-2-89502-396-8 (couverture souple) ISBN PDF 978-2-89502-930-4

1. Politique et littérature - Québec (Province). 2. Fermaille. 3. Poésie québécoise - Périodiques - Histoire et critique. 4. Poésie québécoise - 21^e siècle - Histoire et critique. 5. Grève étudiante, Québec, 2012. I. Titre. II. Titre : Engagement poétique de la revue Fermaille au printemps 2012.

PS8147.P64L32 2017
PS9147.P64L32 2017

C841'.6093581

C2017-940536-5

L'instant même remercie le Conseil des arts du Canada, le gouvernement du Québec (Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC) et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec. Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. **Canada**

*À celles et ceux qui résistent dans la poésie,
à Beaulieu-April-Chabot-Coutu-Lavoie-Richard,
merci pour cette belle insomnie !*

AVANT-PROPOS

Les événements de 2012 ont marqué d'un carré rouge le calendrier de l'histoire du Québec. Nourri par une longue tradition de mobilisation étudiante, le printemps érable se distingue par l'extension radicale de ses revendications, qui ont évolué d'une réaction à la hausse des frais de scolarité à la remise en cause globale du système politique. Tel un raz-de-marée, la grève de 2012 a déferlé sur le paysage politique québécois pour donner lieu à une révolte générale dépassant son point d'origine.

Qu'en reste-t-il ? Au moment d'écrire ces lignes, les libéraux sont encore au pouvoir et la hausse des frais de scolarité n'est toujours pas bloquée. S'il semble que rien n'a changé concrètement, la plus longue grève étudiante de l'histoire du Canada et du Québec a cependant marqué l'imaginaire : la mémoire du mouvement porte en elle le bruit des casseroles, les cris « À qui la rue ? », les coups de matraque, mais aussi le chant de la poésie. Nous parlons dorénavant en printemps, nous attendons la prochaine floraison.

Que reste-il à en dire ? Beaucoup d'encre a coulé dans les mois qui ont suivi les événements ; de l'anthologie au témoignage, une marée d'archives et de commémorations hâtives s'est emparée du mouvement. Il s'est créé une littérature tantôt révoltée, tantôt nostalgique avant même que la dernière vague n'atteigne la grève. Nous choisissons pour notre part de prendre le recul nécessaire pour interroger ce qui résiste au temps, ce qui se prolonge au-delà des circonstances dans ce qui prend la forme d'une voix urgente et lucide, fragile et indocile, entre la mémoire et le rêve dans l'instant présent : le poème.

Cette poésie a un nom : *Fermaille*. Le 20 février 2012 paraît le premier numéro d'une revue que nous vous invitons à (re)découvrir dans les pages suivantes.



Fermaille

Expiratoire de création

Volume 01

février 2012

Coup de grisou

Fermaille naît dans le sein de la grève pour nous unir contre la hausse sous toutes ses formes. Hausse des droits de scolarité, certes, mais aussi hausse de nos angoisses individuelles et collectives comme en témoignent l'actuel paysage artistique estudiantin et cette souffrance d'isolement qui en résulte.

Fermaille nous réunit entre ses pages pour laisser place à l'effusion de ce que nous taisions hier, seuls, prisonniers de la gangrène d'un poème intimiste, abandonnés à des intérêts individuels dont on ne peut se sauver.

Fermaille nous occupe et nous dérange et nous agrafe dans l'espace de ses pages parées à recevoir ce que nous ne disons plus qu'au coin d'un bar à cette heure tardive de la nuit où la face nous tombe à terre et les émotions nous remontent à fleur de peau.

Fermaille en a contre le capitalisme sauvage et son goût pervers du pétrole sous la cravate, quand nous, étudiants abusés, ne pensons qu'en *survivable* et en comment du pour-quoi du demain fait d'incertitude et d'endettement.

Fermaille c'est l'expression artistique comme possibilité de réunion des puissances créatrices.

Fermaille existe au milieu des gris béton d'escrocs qui signent nos villes et nos campagnes exigeant sans cesse de nous une piasse de plus. Elle en a contre elle-même et son souffle court de promesses quand tout s'explique en *burger king number seven for sale* santé économique savoir-faire économique solitude économique éducation économique. Alors elle agit, libidineuse, au premier degré des forces psychiques qu'elle dirige vers cet objet commun : faire maille.

FERMAILLE

I. - « Agrafe, fermoir, bijou servant à fermer » (synon. fermail)

II. - « Arrangement entre plusieurs personnes, accord, convention »

S'enfermiller c'est s'engager envers notre propre authenticité, les deux pieds dans la rue, le regard obligé à ce qui se passe dehors.

Fermaille reprend ce discours laissé au coin du bar un soir de lucidité extraordinaire.

Fermaille est un ventre à ensemençer. La grève, pour elle, n'existe pas en termes de début et de fin. Elle pense la grève comme le temps d'une gestation créatrice populaire. Fermaille sait qui nous sommes. Elle nous accueille. Fermaille s'indigne lorsqu'on poste l'éducation et la pensée au rang du *market* de nos idéaux cash. Fermaille sait nos rêves humiliés quand ils ne doivent plus dépasser la hauteur d'une pile de vingt piasses. Fermaille se rappelle comme nous sommes plus forts entourés des autres. Ce qu'elle déplore, c'est notre mémoire en vidéos piqués sur *youtube* montrant des combats qui nous semblent extraits d'un autre monde.

Fermaille
est cet espace
où nous sommes
ce que nous avons à faire.

Ils disent : *Nous sommes vos amis.*

Nous disons : *Fermaille !*

L'Équipe

Fermaille - 01



- 20 -

Avant-propos

février 2012

« Quand à mon tour je dormirai entre terre et terre quand je
serai bien couché à jamais quelqu'un se lèvera crois-moi en
qui nous continuerons à mettre maille sur maille les chairs
d'une vie nouvelle. »

— Jacques Brault

- 21 -

La Grande Migration

*nulle envie d'oublier
tu te souviens
hier
ou peut-être il y a quelques siècles
de t'être échoué ici
les pieds braqués vers demain*

nous menons une grande migration
les yeux brillants de fatigue
nos tendons d'Achille se posent
en petits actes sincères
et sous nos brûlures solaires
la peau craque
nous avons peur ici-bas
parce qu'ici ne nous ressemble pas
ou nous ressemble trop
aveuglés par le blizzard
n'attendons plus
tu passes, je passe
et moi-même vers ton tour
nous ne parlons plus du passé
mais de retourner l'intimité
comme un gant
sous le regard de l'héritage
la proximité est une arme
dehors, ailleurs, plus loin
c'est chez nous
nous portons l'avenir
les ponts nous effraient
transparents
nous marchons dans nos yeux
entre deux lieux
poursuivis
les ombres s'étendent sur nos corps
et les corps sur nos ombres
pendant que nous pansons nos écorchures
un oiseau invisible saigne en silence
devant l'immensité qui le submerge
à chaque chavirement
nous devançons l'obstacle de lumière
ici
le vent blesse
et rien ne naîtra sans cri
à corps cassé vision tenue
marcher sera cet acte de foi

- 0 -
nous accédons à une lenteur réflexive
nous donnons aux gestes
la résonance du quotidien
nous passons sur des brasiers
la pierre vieillie sous les semelles
à pas d'enfant
jusqu'à l'école
par là
il est plus facile de s'asseoir
que d'avancer
les chemins se tournent vers le même lieu
nous, vulnérables germes

Avant-propos

mars 2012

semons la force
devenons maîtres d'un avenir nôtre
par l'harmonie de nos pas boiteux
réjouissons-nous
il y a cette route
où nous sommes voix d'accès
par nos pères et mères
nous avançons
chaque jour surpris de pouvoir encore marcher
toujours vivants, jamais vaincus
les côtes ne finiront pas
nous parlons une langue du corps
atrocement vraie
nos idées nous donnent des ampoules
notre langue s'incarne au fil du chemin
elle ne prétend rien, elle s'applique à être
ceux qui refusent de nous entendre
n'ont plus oreille pour le langage du fleuve
le fleuve sera-t-il frontière ou courant?
la lumière marque les plaies
et fait naître un renouveau de peau unie
de peau solide
de peau bleue
en foulées de terre
il faut croître vers la gravité
accepter l'imprévu
non plus comme l'effondrement du possible
mais comme la condition même du mouvement

nous voulons te léguer un chemin
qui ait la forme des toitures québécoises d'antan
un chemin pentu et long
avec les rebords qu'il faut pour laisser la neige
respirer
nulle envie d'oublier
tu te souviens
hier
ou peut-être il y a quelques siècles
de t'être échoué ici
aujourd'hui encore
tu peux dire que nous y sommes
rappelle-toi
notre fierté s'invente
elle se tisse comme une courtpointe
au creux de toutes les mains

nous croyons que l'avenir du Québec doit être traversé par un
savoir fier
nous voulons te donner l'audace
de poursuivre le ravage des marcheurs

1
7
1

— La Grande Migration

Montréal-Québec
23 février 2012 - 1^{er} mars 2012

Fermaille - 10

La meilleure façon
de réaliser ses rêves,
c'est de se réveiller.

- Paul Valéry

Retour à nulle part

Partir de rien, parce qu'on est rien d'autre,
alors, où est-ce qu'on va ?
pourtant je chemine
avec le sentiment affolant
d'être sans point de départ, sans point d'arrivée.

Et de regarder comme devant, ou derrière,
ou dans un sens ou dans l'autre,
il n'est toujours ni l'un, ni le même,
avec le sentiment dévorant
de disparaître sur place, en mes pas,
ainsi qu'avant, au fur et à mesure,
de ce peuple qui n'en finit plus de ne pas naître

— Gaston Miron
(Octobre 1985)

Avant-propos

Fermaille est cet espace où
nous sommes ce que nous avons à faire.
Soyez le mouvement, écrivez-nous.

INTRODUCTION

Si la poésie renaît en temps de crise, qu'elle cesse de circuler uniquement dans les rares endroits où elle a ses habitudes pour se faire voir au coin de la rue, au détour d'un tract, sur une affiche, c'est parce que tout poème est poème de circonstance et que le réel fournit l'occasion et la matière de n'importe quelle entreprise poétique.

Lacroix, Nadon et Parenteau

En temps de conflit, la poésie apparaît aux premiers rangs de la résistance : de l'agitation politique émerge une effervescence poétique. Lors de la grève étudiante du printemps 2012, la revue *Fermaille* s'est imposée comme l'un des principaux lieux d'expression de cette manifestation poétique. Née de l'initiative de cinq étudiants, Zéa Beaulieu-April, Jean-Philippe Chabot, Tristan Coutu, Julien Lavoie et Philippe Richard, *Fermaille* répond à un mandat clair : publier un numéro par semaine durant toute la durée de la grève. Le 20 février paraît le premier numéro, soit une semaine après le début officiel de la grève générale illimitée¹. Par l'entremise de quatorze numéros officiels publiés hebdomadairement et trois numéros spéciaux distribués durant l'été sous le titre « La poésie dans les parcs », elle réagit aux secousses de la crise sociale en proposant une littérature engagée dont les préoccupations à la fois esthétiques et politiques

1. Après l'annonce de la hausse des frais de scolarité par le gouvernement libéral en mars 2011, la CLASSE (Coalition large de l'Association pour une solidarité syndicale étudiante) est fondée en décembre 2011 pour coordonner la lutte contre la décision gouvernementale. Le 13 février 2012, la CLASSE atteint le plancher de 200 000 étudiant.e.s, provenant de sept associations étudiantes et trois campus différents : la grève générale illimitée commence.

questionnent et dépassent le lieu de la page : elle fait sortir la poésie dans les rues et, inversement, invite les cris de la rue sous sa couverture. Sous la forme d'un dépliant – des feuilles 8½ sur 11 pouces, pliées sur la longueur et agrafées –, la revue rappelle l'aspect du carton de vote par sa verticalité et l'utilisation répétée de la couleur rouge. Le graphisme, la mise en page et les œuvres visuelles sont développés de concert avec l'École de la Montagne Rouge, un collectif fondé par les étudiants en design de l'UQÀM.

En cohérence avec sa forme, *Fermaille* se présente comme un espace littéraire populaire, un *expiratoire de création* dans lequel chacun peut faire entendre sa voix. Bien que la revue papier propose une sélection des textes reçus, l'ensemble des soumissions est mis en ligne sur le site internet et tous les lundis, jour de lancement d'un nouveau numéro, une lecture publique permet à chacun de participer au micro ouvert. Chacun des numéros se termine sur un appel à textes : « Soyez le mouvement, écrivez-nous. » Telle une agora de papier, *Fermaille* s'inscrit dans un mouvement collectif qui se déroule à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de ses lignes ; elle évolue au même rythme que la révolte². Contrairement au livre que l'on peut considérer comme « un édifice solide capable à la fois de délimiter le texte et de le protéger de l'extérieur » (Ouvry-Vial, p. 172), l'objet *Fermaille* cherche à s'ouvrir sur la place publique et à ne plus jamais se refermer.

Or, pour que la poésie occupe l'espace public, elle doit encore constituer un lieu du politique. La nature du politique dont il est question peut être comprise de deux manières différentes, par une distinction entre *le* politique et *la* politique : *le* politique permet la construction d'une société dans la symbolisation commune de ses représentations alors que *la* politique utilise le langage dans son propre intérêt sans offrir un véritable déploiement du sens.

2. Le dernier numéro de *Fermaille* est publié en septembre 2012, soit le mois des élections provinciales qui ont marqué la fin du printemps érable. De même, dans le dernier numéro officiel (le numéro XIV), un article conçu comme un avis de décès annonce la mort de Fermaille Tremblay (pseudonyme donné à la revue).

Cette distinction nous amène à considérer l'engagement non pas à travers la ligne d'un parti ou d'une idéologie, mais dans un rapport à l'être, voire à l'être-ensemble.

Bien qu'il puisse paraître réducteur de définir *la* politique comme une pratique de détournement du sens, l'attitude du gouvernement durant le printemps 2012 n'a fait que réaffirmer cette idée. En effet, « tout au long de la grève, un détournement de langage systématique et cynique de la part du gouvernement et de ses alliés médiatiques a mis en évidence la face guerrière de la langue de bois et sa violence symbolique » (Lacroix, Nadon et Parenteau, p. 233). En réaction à cette instrumentalisation de la langue, les rédacteurs³ de *Fermaille*

tentent de reprendre et de matérialiser les mots et les sens qui ont été dérobés à tous en ravivant un pouvoir d'énonciation qui nourrit au lieu d'escroquer. [...] [Ils] cherchent et explorent un langage qui ne soit plus manipulé, mais qui résiste aux nuisances, qui épouse réalité et vérité. (*Fermaille : Anthologie*, p. 10)

Nous retrouvons dans ce dessein des qualités propres à l'écriture pamphlétaire, c'est-à-dire la volonté de lutter contre la mystification, de reconquérir un langage pris en otage par des représentants du pouvoir. Comme l'écrit Marc Angenot, « le pamphlétaire prétend affronter *l'imposture*, c'est-à-dire le faux qui a pris la place du vrai, en le refoulant, en le disqualifiant, lui et sa vérité. » (p. 262) La production littéraire de *Fermaille* partage donc avec le genre du pamphlet une dimension agonistique de l'écriture dans le sens où il y a mise en forme d'un combat. Autrement dit, le texte utilise son pouvoir d'énonciation pour dénoncer, mais peut également agir en créant ses propres outils pour parvenir à l'avènement de son projet : lutter par le langage contre un autre langage faux et dogmatique. La parole pamphlétaire fait ainsi appel au caractère

3. Dans le présent document, les termes employés pour désigner des personnes sont pris au sens générique ; ils ont à la fois valeur d'un féminin et d'un masculin. Si ce choix n'a pour but que l'allègement du texte, je tiens à souligner l'apport important des femmes au sein du mouvement du printemps 2012, trop souvent occulté dans l'histoire du militantisme social.

performatif de la parole. Elle ne décrit pas un état du monde, elle cherche plutôt à accomplir un changement de la pensée dans et par le langage. Chez *Fermaille*, il ne s'agit pas de faire de la politique mais bien de devenir le lieu même du politique.

Ainsi, en réponse à la célèbre question que posait Hölderlin après la Révolution française, « à quoi bon des poètes en temps de détresse ? », nous convenons avec Christian Prigent que « s'il y a toujours de la *poésie*, plutôt que rien, c'est parce que [le] travail de symbolisation est toujours à l'ordre du jour. » (p. 34) Antonio Negri va plus loin en définissant le geste poétique comme la seule possibilité d'engagement :

cet engagement de l'intellectuel, c'est aujourd'hui l'activité poétique qui peut nous y introduire par une décision ferme. [...] L'artiste est l'intermédiaire entre l'action collective qui construit de l'être nouveau, de nouvelles significations, et l'événement de libération qui fixe ce nouveau mot dans la logique de construction de l'être. (2009, p. 100)

Ce passage contredit la définition moderne de l'engagement proposée par Jean-Paul Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature ?* Pour Sartre, la poésie est un genre inengageable : elle s'oppose à la transativité de la prose. Le poète n'aspirerait pas à la plénitude d'une communication, mais travaillerait dans un mouvement de dépense du langage plutôt que d'échange. À l'inverse, Negri propose de penser l'engagement tel un balancement entre action et événement, entre geste et renouveau, dans un mouvement de destruction et de reconstruction du monde : la poésie ne cherche pas une communication, mais la multiplication de communications possibles. En d'autres mots, l'engagement poétique s'étudie en dehors de l'efficacité idéologique du message, dans la gestuelle, voire le rythme, qui implique une mise en crise des certitudes du langage : « si faire de la littérature (de la poésie) a aujourd'hui un sens (peut encore jouer un « rôle »), [c'est] pour dessiner un lieu d'indécision, un espace d'indétermination du sens, pour témoigner de ce lieu » (Prigent, p. 39). Ainsi, le poème engagé tient le fait dans la parole et le mène au bord

du soupçon, là où se crée un espace de recul et d'action, de mémoire et d'avènement.

C'est à partir de cette vision de l'engagement littéraire que nous aborderons la poésie de *Fermaille*, c'est-à-dire dans ce qui dépasse la circonstance et révèle une autre possibilité au monde. En ce sens, il ne s'agira pas d'observer une parole qui soit simplement en opposition au discours dominant et qui, finalement, ne fait que répéter une logique d'emprisonnement du sens, mais bien de questionner le rythme du poème, c'est-à-dire ce qui prolonge l'événement jusque dans l'écriture. Car non seulement la littérature fermailienne introduit en ses vers une réalité sociale, elle ouvre également le réel à une réalité poétique. Ainsi, notre posture d'analyse se déplace en dehors du champ polémique de la confrontation politique en inscrivant plutôt *Fermaille* dans sa propre historicité, par-delà les circonstances du présent. Nous revenons à la question par laquelle Claude Filteau a approché la poésie de Gaston Miron :

la question n'est plus : comment le poème de circonstance peut-il nous rendre plus démocrates [...] ou comment déjoue-t-il la « police » (l'ordre des corps et des États) instituée par la culture dominante ? La question devient alors celle-ci : en quoi le poème par les modalités de son énonciation, par ses modes de signifier accorde-t-il le dire et le vivre en constituant le sujet dans son histoire ? (1999, p. 126)

Nous choisissons de dépasser l'opposition entre esthétique et politique et ainsi de rompre avec une prétendue imposture de la poésie engagée. En effet, la conception de l'engagement se place toujours au cœur d'un malentendu. Dans la modernité, la notion d'engagement s'est dissoute à la suite de l'idée que toute parole est politique, que tout travail d'écrivain propose une vision du monde et donne une certaine conjecture au réel. Selon cette posture, la littérature engagée est envisagée comme un phénomène tautologique : si la littérature est déjà engagée dans le réel, redoubler son engagement à des causes sociopolitiques marque une insuffisance littéraire. Or, pour Benoît Denis, c'est

justement cette dissolution du littéraire et du politique qui réaffirme la valeur de l'engagement littéraire :

la notion d'engagement apparaît et se développe au moment où, précisément, l'engagement en littérature cesse d'aller de soi et où la « mission sociale » de l'écrivain ne constitue plus une évidence. En d'autres termes, la problématique de l'engagement surgit à partir de manque ou de difficulté. (p. 12)

En ce sens, le lieu d'apparition de l'engagement n'est pas celui d'une surcharge politique du langage mais celui du manque, de la précarité des rapports qu'entretient l'écrivain avec son univers social. La critique considérant l'engagement littéraire comme pléonastique provoque finalement une polarisation du débat : d'un côté, la défense de l'autonomie de la littérature, et de l'autre, la volonté de réparer une rupture entre l'écrivain et la Cité.

La problématique de l'engagement oscille ainsi entre le refus de mettre en gage la littérature et la nécessité de traverser le fossé qui sépare l'art littéraire du politique. Or, pour Denis, l'histoire de la littérature ne saurait être réduite à une alternance entre art pur et art social, à un mouvement cyclique entre deux possibles littéraires toujours semblables. La notion d'engagement doit se comprendre au cœur de cette tension entre esthétique et politique, et non à travers le spectre du courant littéraire, c'est-à-dire ponctuel et figé dans l'Histoire. Nous considérons l'engagement comme une possibilité littéraire transhistorique.

Fermaille propose ainsi une poésie engagée à un moment où, pour reprendre les mots de Denis, le rôle social de l'écrivain ne constitue plus une évidence. En effet, durant les événements du printemps 2012, on observe un étonnant silence de la part du milieu littéraire dit officiel, c'est-à-dire une

réticence des écrivaines et écrivains ayant commencé à écrire entre 1960 et 1980, face aux prises de position politiques, quelle que soit leur forme. La lutte, la prise de parole collective, pour eux, c'est du passé, un passé tantôt renié, tantôt mythifié, mais surtout dépassé. (Lacroix, Nadon et Parenteau, p. 237)

Introduction

De façon générale, la notion de littérature engagée apparaît aux yeux de cette génération comme un fait historique dépassé n'arrivant plus à faire sens au présent. L'engagement littéraire appartiendrait ainsi à un moment de l'histoire – en l'occurrence, celui de la fondation de la littérature québécoise, la « poésie du pays » –, en dehors duquel la littérature de combat ne serait qu'une répétition formelle d'une parole mythifiée. Or, comme nous le verrons, *Fermaille* réaffirme la valeur transhistorique de l'activité littéraire militante par un travail de réengagement du poème.

Ainsi, durant la période du printemps 2012, l'expérience de l'engagement ne se fait pas à travers la plume d'écrivains consacrés, mais dans l'émergence d'une voix non légitime, d'une parole sauvage : celle de l'étudiant. Ce statut définit bien les modalités par lesquelles l'engagement de *Fermaille* se déploie. En effet, la pertinence et l'originalité du projet fermaillien résident dans ce transfert de la prise de parole d'une génération à l'autre, du professeur à l'élève en dehors d'une transmission directe, c'est-à-dire dans une réappropriation du savoir hors les murs de l'institution. Car *Fermaille* n'est pas une revue universitaire à proprement parler, mais bien une revue universitaire *en grève*. La « grève » se définissant comme l'arrêt d'une activité pour revendiquer, les auteurs mettent en pause leur statut d'universitaires pour se consacrer entièrement à une activité civique et interroger leur place dans l'espace public. La définition d'Alain Farah – écrivain et professeur de littérature à l'Université – va dans ce sens : « un étudiant c'est un jeune homme ou une jeune femme assis en classe qui écoute sagement son professeur. Mais au printemps 2012, [...] l'étudiant est devenu militant. [...] Pour plusieurs, la rue est devenue la salle de classe. » (p. 90)

Dans la rue, *Fermaille* fait ses propres devoirs en palliant le silence institutionnel de ses prédécesseurs et ce, en réinvestissant un héritage militant – associé à la Révolution tranquille – laissé en veille depuis les échecs référendaires. Bien que ce legs soit marqué par le désenchantement et la négation du pays, la revue

choisit d'y ouvrir une nouvelle voie/voix et entreprend un travail de resymbolisation qui interroge le rapport québécois au réel :

Question de lieu, question de l'être, question de la mémoire : triple interrogation à laquelle on a toujours trop tôt répondu, à laquelle on croit à tort qu'une certaine poésie de la québécity avait donné la solution. Il n'en est rien. (Nepveu, p. 183)

C'est selon cette triple interrogation demeurée ouverte que nous nous pencherons sur la poésie de *Fermaille*. Nous verrons comment la revue questionne et remanie les notions d'espace, de temps, de sujet, et ce à travers différents symboles qui fondent l'imaginaire collectif tels l'espace-pays, la mémoire nationale (le « je me souviens ») et le « nous » québécois : question de lieu, question de l'être, question de la mémoire. Cet essai se pose ainsi comme un appel à reprendre parole sur ce qui nous fonde et nous hante, à interroger finalement ce qui nous maille encore ensemble.

Table des matières

AVANT-PROPOS	7
INTRODUCTION	17
L'ESPACE POÉTIQUE DE « FAIRE MAILLE »	25
« Cet espace où nous sommes ce que nous avons à faire »	27
De la Révolution tranquille au Printemps 2012	29
« Notre langue s'incarne au fil du chemin » : le poème en marche	32
« La Grande Migration »	34
ENTRE HÉRITAGE ET UTOPIE	45
Un malaise dans la temporalité	46
Le travail de la citation	49
Jacques Brault : « maille sur maille »	53
Gaston Miron : « Retour à nulle part »	56
Roland Giguère : « Viendra le jour »	62

CRISE(S) POÉTIQUE ET POLITIQUE DU SUJET : LE RETOUR AU « NOUS »	67
La mémoire du « nous »	68
Contre une persistance de l'intimisme	73
Sortir de soi : la responsabilité du sujet	76
Une crise de la représentation	79
Le chant du « nous »	85
CONCLUSION	
« Que reste-t-il ? »	91
RÉFÉRENCES	99

Née dans l'effervescence de la grève étudiante du printemps 2012, la revue *Fermaille* s'est donné le mandat de publier un numéro par semaine jusqu'à la fin du conflit. Par ses quatorze numéros hebdomadaires officiels et ses trois numéros spéciaux, *Fermaille* propose une littérature engagée dont les préoccupations à la fois esthétiques et poétiques questionnent et dépassent le lieu de la page. C'est précisément en réfléchissant aux rapports qu'entretiennent les œuvres publiées dans *Fermaille* avec les notions de mouvement, d'engagement politique et de mémoire que Mélissa Labonté approche la poésie fermailienne. Par le biais des textes, elle nous invite à réfléchir à ce qui nous fonde et nous hante, à nous interroger finalement sur ce qui nous maille encore ensemble.

L'imaginaire du passé affronte un nouvel horizon des possibles; la parole de l'héritier se conjugue dorénavant au futur. Fermaille montre ainsi que le passé et l'avenir se tiennent en équilibre sur un même fil et que l'action poétique est possible à mi-chemin, entre le souvenir et l'espérance.

Mélissa Labonté est poète et titulaire d'une maîtrise en études littéraires de l'Université du Québec à Montréal.